

Trois rendez-vous avec Brassens

PAR RENE BOURDIER

I

A micro ouvert

- L'ENNUI AVEC VOUS, GEORGES BRASSENS, C'EST QU'ON NE TROUVE PAS DE QUESTIONS A VOUS POSER. DEPUIS QUINZE ANS, VOUS AVEZ ÉVIDEMMENT ACCORDÉ PAS MAL D'INTERVIEWS, DANS LESQUELLES VOUS AVEZ A PEU PRÈS TOUT DIT DE VOUS. ET COMME VOUS ETES RESTÉ LE MÊME PERSONNAGE, QUE VOUS VOUS MONTRÉZ EN TOUTES OCCASIONS FIDÈLE A VOUS-MÊME — IL N'Y A QU'A LIRE VOS CHANSONS POUR EN ÊTRE PERSUADÉ — LE JOURNALISTE NE SAIT PLUS PAR QUEL COTÉ VOUS PRENDRE...

— J'ai toujours été un peu contre les interviews parce que je pense que le journaliste qui veut savoir quelque chose de moi peut toujours, en écoutant mes chansons, trouver une partie des réponses qu'il cherche. Pas toutes, bien sûr, je n'ai pas répondu à toutes les questions qu'on peut se poser, mais chaque année, quand je fais une nouvelle chanson, j'éclaire si vous voulez un côté de mon petit monde que je n'avais pas encore éclairé, et qui apporte quelque chose sinon de neuf, tout au moins d'un peu différent de ce que j'avais apporté l'année d'avant ou il y a dix ans. Tout ce qui s'est passé en moi — l'évolution dans l'écriture, dans la forme, dans le fond, dans la pensée, même dans l'esthétique, dans l'éthique, dans la morale, dans tout ce que

vous voulez, c'est contenu dans ce que je fais ou ai fait. Ça ne l'est pas complètement parce que je n'écris pas beaucoup, mais il y en a quand même une partie.

» Pour ce qui est du reste, de ma vie d'homme privé, disons : de ma vie d'homme normal, c'est clair et net. On sait comment je vis, on sait quelle est ma voiture, que je n'ai pas un souci d'élégance, très grand, que je ne suis pas un goinfre, on sait des tas de trucs, quoi.

- VOUS ÊTES UNE SORTE D'HOMME DES BOIS. J'ENTENDS UN HOMME LIBRE.

— Presque, pas tout à fait, mais dans la mesure où on peut être libre, je suis libre. Evidemment, on ne va pas se remettre à dissenter sur la notion de liberté, personne ne sait ce que c'est vraiment. Mais dans la mesure où l'on peut être libre dans le monde actuel, je le suis un peu. C'est-à-dire que j'écris ce que je veux, ce que je *peux* écrire ; personne ne me demande jamais de comptes, on décide après coup que ça plaît ou ne plaît pas, c'est entendu, mais je ne suis tenu à rien, je ne suis pas même obligé de chanter. Etant débarrassé d'un certain souci, c'est-à-dire ne tenant pas à thésauriser et à placer mon fric dans des affaires, je ne travaille pas beaucoup.

- VOUS ÊTES RESTÉ EN EFFET DEUX ANNÉES SANS CHANTER. MAIS VOILA QUE COUP SUR COUP VOUS FAITES LE T.N.P., UNE TOURNÉE EN PROVINCE, ET ENFIN BOBINO. TROIS LONGS CONTRATS DANS LA MÊME SAISON. POURQUOI ?

— En réalité, cette année, c'est comme d'habitude. Quand je chantais avant — c'est-à-dire pas il y a 2 ans : j'avais cette fois chanté trois mois à Bobino et j'estimais que c'était suffisant... — mais avant d'être malade, je chantais à l'Olympia, après quoi je faisais une petite tournée, je revenais chanter à Bobino, puis je refaisais une petite tournée. En somme, je chante à peu près trois mois par an. Mais ça s'explique, parce que je fais surtout des chansons pour qu'on les écoute, pour qu'on les mette sur disques et que ceux qui peuvent les aimer les reçoivent. Alors, je présente mon disque à Paris, puisque jusqu'à présent c'est à Paris qu'il faut présenter ses nouveaux trucs ; ensuite, je vais un petit peu en province, je reviens à Bobino parce que tout le monde ne vient pas me voir à l'Olympia (l'Olympia ou, cette année, Chaillot), et je repars en tournée. Au fond, je suis un voyageur de commerce, un représentant en disques de Brassens.

- VOUS AVEZ QUELQUES CHANSONS NOUVELLES A BOBINO ?

— Non, pas une. Je sais, ça a toujours fait gueuler les journalistes, mais ce n'est pas possible de faire une chanson comme ça, si vite. Je fais mes chansons, je les sors quand je disparaissais. Je disparaissais comme ça un certain temps — deux ans quand je suis malade, quand ça va bien un an seulement, un an et demi, peut-être... — puis je réapparais avec mes chansons nouvelles. Je ne vais pas maintenant faire deux ou trois chansons nouvelles, on les mettrait sur quel disque ?

» En réalité, je fais un disque, vous voyez. Et je vais chanter ce disque, avec en plus des chansons anciennes bien entendu. Mettre des chansons nouvelles à Bobino, ça impliquerait que j'en ai fait entre le T.N.P. et Bobino. Or, comme je ne me suis arrêté que quelques jours, je n'ai pas eu le temps de faire des chansons. Je peux en faire, je peux vous en faire une avant ce soir, mais des chansons faites comme ça, à part deux ou trois exceptions, ça ne me réussit pas.

*

* *

● VOUS POUVEZ ME DONNER UNE DÉFINITION DE LA BONNE CHANSON ? PARCE QUE VOS CHANSONS ETANT TOUTES BONNES, VOUS DEVEZ AVOIR UNE RÉCETTE. C'EST PEUT-ÊTRE UNE AFFAIRE DE TRAVAIL...

— Je ne crois pas que ce soit le travail, en vérité. Le travail me permet d'enlever les bavures que je n'aperçois pas quand je suis sous l'empire de la passion, oui, j'appellerai ça une espèce de passion ; au début, je me mets à une chanson parce que j'ai une vague idée, et ensuite je me laisse prendre à cette idée, je joue — vous savez, comme disait l'autre, à force de se mettre à genoux, on a la foi... — je joue avec ces mots, je joue avec une vague image, avec une vague idée, comme un peintre sans doute doit jouer avec les couleurs, et qui soudain se prend à ses formes comme je me prends à mes mots qui me suggèrent de nouvelles idées, de nouvelles images, et là je commence à être pris de passion. C'est pas une passion frénétique, mais enfin c'en est une puisque je peux rester comme ça toute une journée sans sortir de là, sans avoir envie de bouffer — si on me dérange, c'est pas mortel non plus, faut pas exagérer... Bon, il y a un travail, c'est certain, sur les bavures, un travail qui enlève ce qui me semble être de trop, ou qui ajoute quelque chose qui pouvait manquer. Qui corrige des faiblesses que je n'avais pas remarquées d'abord.

» Mais, en réalité, la recette que vous me demandez n'est pas une question de travail.

C'est, je pense, surtout une question de sensibilité, une façon de voir certaines choses, quand il pleut une façon de recevoir les gouttes sur la tête qui vous fait trouver une phrase qui sonne bien, je crois que tout vient de là, de la sensibilité.

» Si vous voulez, je pense que la chanson est avant tout — avant le disque, le music-hall — affaire de gens qui aiment la chanson pour ce qu'elle est. C'est un truc très particulier, la chanson, un truc très à part, tout le monde n'est pas fait pour aimer ça. Bon. Les amateurs de chanson, avant l'invention de la radio, du phonographe, on savait ce qu'ils étaient, on pouvait les définir. Il y avait ceux qui aimaient la chanson bien écrite, ceux qui aimaient la chanson mélodramatique, ceux qui aimaient le vaudeville, etc. Mais, enfin, c'était limité à quelques genres. Maintenant, avec le disque, la radio et la télévision, on oblige tout le monde à aimer la chanson. Et ces gens-là, qui croient aimer la chanson et qui ne l'aiment pas, on les attrape d'une certaine manière. En les faisant danser, par exemple. Parce que, un type qui danse sur une chanson peut aimer cette chanson, mais le fait qu'on danse sur une musique, et qu'on ait envie de chanter, de claquer dans ses mains et de danser ne signifie pas pour autant qu'on aime une chanson ; on aime un rythme, une certaine musique, c'est pas tout à fait ça, la chanson. Alors, c'est très difficile à définir.

● PAR EXEMPLE, IL Y A DANS LE GENRE MINEUR D'INCONTESTABLES RÉUSSITES...

— Il y a de très bonnes chansons que chantait Tino Rossi, les chansons de Vincent Scotto et de quelques bons paroliers de cette époque qui, selon mon éthique à moi, étaient très discutables, mais me semblent de bonnes chansons, puisqu'il y en a qui durent encore, il y en a toujours qui les aiment.

» Alors, si vous voulez, la chanson napolitaine, la chanson corse, agréables à l'oreille, sont de bonnes chansons. Parce que le public de ces œuvres-là attend une jolie ritournelle, une jolie musique et une jolie voix. Dans mon cas, il va sans dire qu'une bonne chanson... Tino Rossi, qui est un type que j'aime beaucoup, s'il se mettait à chanter certaines de mes chansons, ça pourrait marcher, bien sûr, mais certaines autres, ça pourrait pas.

» Non pas que Tino Rossi ne soit capable dans sa vie de penser ce que je pense dans mes chansons, mais il ne pourrait pas persuader le public que c'est lui qui a envie d'être enterré à Sète, par exemple. Ça, on le croirait pas.

» Donc, pour moi, la bonne chanson, c'est celle qui est relativement bien écrite. Et au fond, c'est pas tellement difficile de bien écrire ! C'est pour ça que ça fait de la peine d'entendre à longueur de journée des conneries, parce qu'on peut appren-

dre à écrire : on n'apprend pas à avoir une espèce de sensibilité, à créer de belles images, mais on apprend à ne pas écrire comme un cochon. C'est vraiment presque indispensable et c'est tellement facile qu'on se demande pourquoi les gens n'apprennent pas.

» Ça, c'est ma définition personnelle, que la chanson soit bien écrite et, pour un certain public, agréable à entendre. Mais certaines chansons que chantait Maurice Chevalier, des chansons dites fantaisistes comme « Ma Pomme », comme « Appelez ça comme vous voulez », « Les gars d'Ménilmontant », c'était quand même des trucs bien écrits. Il y avait des paroliers qui savaient faire des chansons. Il y en a encore ; seulement, à cause de cette histoire qu'il faut danser sur les chansons aujourd'hui, ces gens-là ne peuvent plus travailler.

● LA FAUTE DE LA RADIO, AU FOND, C'EST DE VOULOIR CONTENTER LES PLUS GRANDS PUBLICS...

— Il ne faut quand même pas être trop exigeant. Puisqu'un certain public se contente de ces chansons, le mal qu'elles peuvent faire quand elles sont un peu cons n'est pas si grave, vous savez.

- IL Y A TOUT DE MÊME UN PROBLÈME. LE PUBLIC DE LA CHANSON EST PLUS VASTE QU'AUTREFOIS, MAIS IL EST ÉGALEMENT PLUS DIVERSIFIÉ, VOUS LE REMARQUEZ IL Y A UN INSTANT...

— Oui, c'est entendu. Le public est vaste, et il a tous les âges aussi. Des mômes de douze ans se contentent de choses qui ne contenteraient pas des types de notre âge, c'est tout à fait normal. Chaque âge a ses plaisirs. Eh bien, dans la chanson, les mômes ont des chansons dites d'enfants, et certaines chansons qui ont aujourd'hui du succès, je considère qu'elles remplacent les chansons d'enfants d'autrefois, comme « Meunier, tu dors »...

- PAR PARENTHÈSE, VOILA UNE TRÈS BONNE CHANSON.

— C'est vrai. Une très bonne chanson, c'est une chanson qui dure quelque temps, voilà. Qui dure vingt ans, vingt-cinq ans — ou beaucoup plus.

- C'EST LE CAS POUR LES VOTRES, QUI DURENT NON PAS DEPUIS VINGT-CINQ ANS PARCE QU'IL N'Y A PAS AUSSI LONGTEMPS QUE VOUS ÊTES DANS LE MÉTIER, MAIS DEPUIS QUOI ? QUINZE ANS, ON CHANTE TOUJOURS VOS PREMIÈRES CHANSONS...

— On les chante, c'est beaucoup dire, parce qu'on ne me chante pas beaucoup. Ça vient des difficultés mélodiques.

- ON LES ENTEND TOUJOURS. ON AIME LES ÉCOUTER, VOILA CE QUE JE VEUX DIRE.

— Oui. Je regrette, voyez-vous, qu'on ne les chante pas davantage. Et j'ai un peu peur — oh ! ce n'est pas une peur panique, notez bien... mais, dans la chanson, on dure quand tout le monde vous chante, et j'ai peur que quand j'aurai disparu le public ne me chante pas. J'aurais aimé que les gens les chantent chez eux, mes chansons. Ils les chantent peut-être un peu, mais pas complètement, pas entièrement, parce qu'elles sont difficiles.

» Il est vrai qu'au fond, c'est la même chose pour les conneries. Ils en connaissent une phrase, et puis c'est fini.

- POUR QUI AIMERIEZ-VOUS ÉCRIRE, POUR QUELLE SORTIE DE PROFESSIONNELS ? PAR EXEMPLE, HALLYDAY ME DISAIT UN JOUR : « J'AIMERAIS BIEN CHANTER DU BRASSENS, QUE BRASSENS ÉCRIVE UNE CHANSON POUR MOI. » EST-CE QUE CELA VOUS SEMBLE POSSIBLE ?

— Ecoutez, si j'étais capable de le faire, je le ferai, parce que Johnny Hallyday est un type sympathique, et ça me ferait plaisir de faire quelque chose pour lui. Mais ce que fait Johnny en scène, la façon qu'il a d'être, de se comporter sur une scène, et qui est tout à fait remarquable, soit dit en passant — car c'est un garçon plein de talent, c'est indiscutable, et personne ne le discute, je suppose — ne conviennent pas tout à fait aux chansons que je suis capable d'écrire en ce moment, si vous voulez. Je pense qu'un personnage comme Johnny a besoin d'être habillé d'une certaine manière, d'être éclairé d'une certaine manière, et de raconter certaines histoires et pas n'importe quoi, pas n'importe lesquelles, certaines histoires qui lui conviennent très bien. En réalité, exactement comme moi. Il y a des choses que dit Johnny que je ne serais pas capable de dire, si je les chanta, ça leur enlèverait toute force persuasive, et si Johnny chantait certaines de mes chansons, il n'arriverait pas non plus à tellement convaincre les gens.

» Je pourrais peut-être écrire des chansons pour Johnny, mais il faudrait que pendant quelque temps je m'oublie un petit peu, et que je l'étudie, que j'étudie le personnage qu'il est, que je le dissèque un peu — j'aime pas du tout ce genre d'expression ni ce genre d'expérience... — il faudrait que je le connusse très bien et que j'arrivasse, comme dirait Léon Zitrone, à savoir ce qui, dans la bouche de Johnny, une chose sérieuse et relativement pas trop dégueulasse puisse arriver à convaincre son public.

» Evidemment, je ne pourrais pas me fier à ce qu'il a chanté jusque-là puisque ce n'est pas toujours lui qui écrit ses textes.

- DANS CETTE NOUVELLE VAGUE DE CHANTEURS ET AUTEURS COMPOSITEURS QUI SUCCÈDE A CELLE DU « YÉYÉ », BEAUCOUP DE GARÇONS M'INTÉRESSENT. J'AI TOUTEFOIS UN FAIBLE POUR GEORGES CHELON.

— Ah, oui, Georges Chelon est très bien. Mais il y en a plein brusquement qui sont très bien. Il y a Polnareff, il y a Dutronc. Ces trois-là, pour le moment, sont très remarquables. Vraiment, j'ai vu Dutronc l'autre jour à la télé, il m'a impressionné. Il a une gueule qui me convient, il a une façon d'être qui me convient. Indiscutablement, ce type-là tient un truc, il a une désinvolture, une...

- LA, IL Y A QUELQUE CHOSE DE NEUF — DE VRAIMENT NOUVEAU...

— Oui, quelque chose de personnel. Chelon aussi d'ailleurs, et Polnareff, chacun de ces trois-là ; et il y en a d'autres : Pierre Barouh par exemple, qui n'est pas mal aussi tout de même ! Enfin, si vous voulez, il me semble que, brusquement, il y a une espèce d'éclosion. Et c'est peut-être ça, la relève, après tous les errements de ces quelques années, c'est sûrement ça.

- AVEC DU TRAVAIL, UN TRAVAIL SÉRIEUX SUR LE TEXTE.

— Des textes sympathiques, pas ampoulés, pas prétentieux, pas trop intellectuels, l'idéal, quoi ! Vous savez, moi, j'ai horreur de la chanson intellectuelle, amphigourique, je m'en suis toujours gardé, je n'écris pas de chansons intellectuelles.

- DIEU MERCI, NON. MAIS LES GENS LE CROIENT.

— Les gens le croient, oui, et bien sûr, il y a des allusions littéraires dans certaines de mes chansons :

*Au pied de mon arbre,
Je vivais heureux*

mais les histoires que je raconte ne sont pas des trucs d'intellectuel. Ce sont des choses simples, quoi !

- ET TRÈS CURIEUSEMENT, POUR LE PUBLIC, POUR BEAUCOUP DE CONFRÈRES AUSSI, VOUS ÊTES UN AUTEUR INCLASSABLE...

— Ça, qu'on ne puisse pas me classer, c'est bien. C'est bath.

- ON DIT : IL EST EN DEHORS. C'EST VILLON, C'EST MAROT, C'EST DIEU LE PÈRE...

— En réalité, je ne suis en dehors de rien. J'écris, il y a une langue qui existe, je m'en sers. Vous la connaissez, je la connais, c'est pas moi qui l'ai inventée.

» Je n'ai rien inventé du tout, d'ailleurs. Je n'ai inventé aucun de mes thèmes. Nous avons une espèce de trésor, là, qui est pas mal, et on s'en sert — au fond, c'est ça, quoi ! — et on essaie d'agrandir ce patrimoine. C'est important. Moi, je ne sais pas combien je peux laisser de chansons : si j'en laisse deux ou trois, ça fera plaisir à des types d'avoir ces deux ou trois chansons de plus, c'est ce qui est important.

» A vrai dire, je ne suis pas un phénomène. J'écris comme les gens ont toujours écrit. Je n'ai pas de génie. J'ai un certain talent, c'est tout, il n'y a rien de phénoménal là-dedans, il n'y a rien que de très naturel.

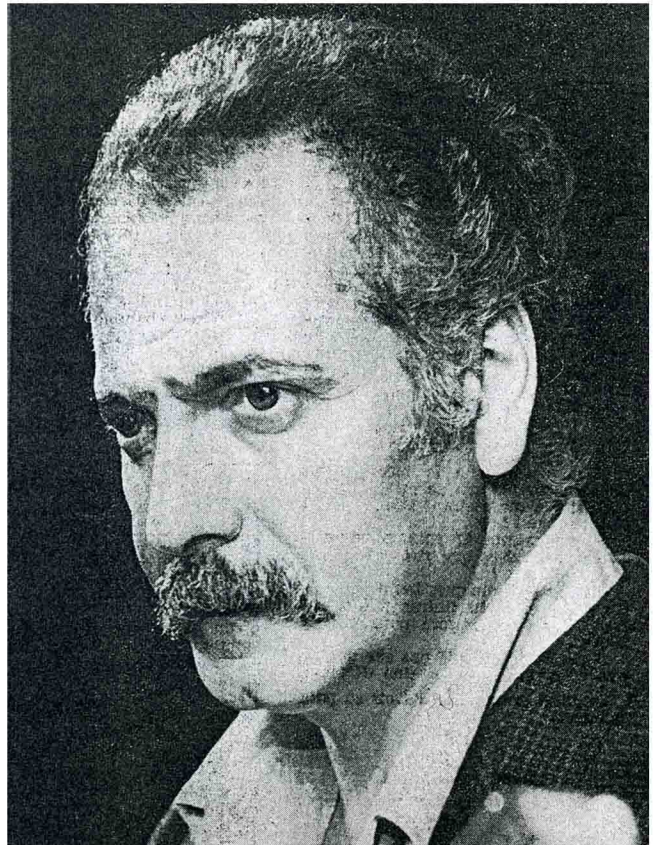


Photo Robert Lévy

● VOUS ÉCRIVEZ TOUJOURS LE TEXTE D'ABORD ?

— Maintenant, en général, oui. Avant, non, j'écrivais les deux en même temps parce que le compositeur que je suis est plus instinctif que le poète. Sans doute suis-je un peu poète, mais le poète a travaillé, a appris à s'exprimer, à domestiquer le petit ruisseau qui coulait en lui, tandis que le compositeur n'a rien appris. Le compositeur est instinctif. Alors, si vous voulez, le compositeur a trouvé un certain nombre de thèmes qui venaient immédiatement se coller sur les paroles ; mais maintenant, je suis obligé de chercher, parce que ce serait toujours les mêmes qui reviendraient. Je suis obligé de travailler un peu. Avant, je vous disais, je les faisais toujours en même temps, et au bout d'un moment je me suis aperçu que je faisais toujours les mêmes. C'est d'autant plus dangereux chez moi que j'écris quand même en vers classiques ! J'ai des octosyllabes, j'ai des décasyllabes, des alexandrins, tenez ! dans mon dernier 33 tours, j'ai cinq ou six

chansons, ou sept, qui sont écrites en alexandrins, exactement le même mètre, et les mêmes coupes, les mêmes strophes, et il faut trouver une musique différente ; c'est très difficile.

● EST-CE QUE VOUS ÊTES UN GUITARISTE ? VOUS ARRIVE-T-IL DE JOUER POUR VOTRE PLAISIR DES ŒUVRES QUI NE SOIENT PAS DES VOTRES ?

— Jamais, non. Mon vrai plaisir, c'est de chercher des mélodies. Je chante les chansons des autres, quand je les entends, mais je ne les joue pas : je ne suis pas instrumentiste. J'aurais pu le devenir, non pas un bon, parce qu'il aurait été trop tard, et j'ai toujours pensé qu'il valait mieux laisser ce soin à d'autres, de bien jouer de la guitare ; enfin, j'aurais pu, en travaillant, arriver à faire quelque chose d'à peu près convenable, mais d'abord on n'attend pas cela de moi, et je n'ai pas besoin de ça pour être heureux. Je préfère écouter les autres à ce moment-là, vous voyez. Et encore, j'aime mieux lire.

● VOUS LISEZ BEAUCOUP,
SAIS. MAIS QUOI ?

— Je relis beaucoup. Beaucoup de poètes. Maintenant, avec la collection de poche, je découvre des auteurs que je n'avais pas connus, que j'avais négligés, parce que, avec le temps, dans le petit Panthéon que l'on s'est créé, on s'aperçoit qu'il y a des bouleversements qui se font. Il y a, notamment, des tas de gens que j'avais tenu à l'écart — c'était de ma faute, j'étais con comme tout... — j'avais rejeté des gens comme Musset, par exemple, que j'ai redécouvert à trente ans ; j'en tenais plus compte, de Musset, et pourtant c'est un type très important, et qui me convient tout à fait. Mais à vingt ans, je l'avais lâché. Comme Hugo, d'ailleurs. Tous ces romantiques, je les avais abandonnés...

» Alors, maintenant, en prenant mon temps, je refais en quelque sorte mes humanités, et je me mets à aimer des choses que j'avais dédaignées, ou moins aimées. La Fontaine, c'est pareil. Comme tous les mêmes, j'avais reçu La Fontaine et je n'y avais pas fait attention. Un beau jour, je me suis aperçu qu'il écrivait bien, qu'il était enrichissant. Voilà.

Les Lettres Françaises

19 janvier 1967

● VOUS NE VOUS INTÉRESSEZ
QU'ÀUX CLASSIQUES ?

— Non. Mais rien qu'avec les classiques, jusqu'à Valéry, si vous voulez, on a de quoi faire. Mais il y a des types comme Aragon et Eluard qui sont intéressants. Aragon écrit parfaitement. Je lis aussi ces gens-là, bien sûr. Je lis un peu moins le roman, mais j'essaie quand même d'en lire de temps en temps.

» Et j'essaie toujours de me forcer à lire des choses qui ne me conviennent pas tout à fait. Ce qui me convient le mieux, ce sont des vers.

» Les poètes, les moralistes, La Rochefoucauld, La Bruyère, voilà des gens qui me conviennent très bien. L'autre jour, je rappelais un vers de Mallarmé :

*Toi, qui, sur le néant, en sait plus
[que les morts,*

eh bien, ça va, quoi ; avec ça, on peut faire une bonne semaine. Sur ce vers, je m'en raconte, je m'invente une vingtaine de petits poèmes que je n'écris pas, mais ça me fait penser ; je fais de petites dissertations dans ma tête que je n'écris pas non plus. Mais l'année prochaine, à cause de ça, naîtra une chanson, et je ne saurai même pas que ça vient de ça. Mais ça viendra de là.